

A black and white photograph of a man from the chest up. He is wearing a light-colored, long-sleeved button-down shirt and a dark bow tie. He has a serious expression and is looking slightly to the right of the camera. His right hand is extended forward, palm up, holding a small, dark, rectangular object. The background is dark and out of focus.

N.M.
Zimmermann
Dream box

Le livre

Jeffrey McLaughan est la proie des ombres depuis l'âge de neuf ans. Elles le tourmentent chaque nuit, informes, grisâtres, tournoyant autour de son lit. Elles se répandent hors de sa chambre, rongent les âmes de ses proches et font ressortir ce qu'il y a de pire en eux. Tom, le père, s'est transformé en brute épaisse ; Ellen, la mère, a perdu la tête ; Skipper, le chien fidèle, s'est mué en bête féroce.

Jeffrey est persuadé d'être le seul à voir les ombres, mais il se trompe. Un homme qui a connu les mêmes tourments est parti à sa recherche, il a traversé tout le pays pour lui remettre une petite boîte en bois sur laquelle il y a marqué Dream box. Une fois que Jeffrey y aura enfermé les ombres, il pourra dormir en paix. Malgré la tentation, il ne devra jamais l'ouvrir, sous peine de se retrouver au premier des neuf cercles de l'enfer...

L'autrice

N. M. Zimmermann se souvient avoir écrit des histoires depuis qu'elle est capable de former des lettres sur une feuille de papier.

Un jour, elle a trouvé un gros livre noir dans la bibliothèque familiale et elle est entrée par hasard dans le château du comte Dracula. Elle a par la suite grandi entre l'imposante demeure des sorcières Mayfair, le laboratoire du Dr Frankenstein et les maisons hantées de Shirley Jackson.

Elle erre ainsi dans de sombres couloirs peuplés d'ombres, de vampires et de spectres qui lui murmurent leurs histoires depuis maintenant plus de vingt ans – et elle espère bien ne jamais trouver la sortie.

N. M. Zimmermann

Dream box

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

PREMIÈRE PARTIE

JEFFREY

1979

Prologue

L'homme acheva de boutonner sa chemise avant d'écarter silencieusement la commode en pin du mur pour extirper le sac de sport bleu de sa cachette. Il s'arrêta et contempla encore un instant la femme allongée sur le lit. Elle n'avait pas frémi, même lorsqu'il avait fait tomber la chaise sur laquelle ses vêtements étaient posés. Il regarda son visage, lisse et serein dans son sommeil, ses cheveux blonds emmêlés sur l'oreiller, et le ventre déformé qui la faisait pester en dissimulant un sourire parce qu'il l'empêchait de dormir sur le côté.

Elle était tellement lumineuse.

L'homme esquissa un geste vers elle. Puis il se reprit et passa une main moite sur ses cheveux ras, sentant son crâne lisse entre les touffes crépues.

Il fallait qu'il parte. Maintenant.

Un violent frisson parcourut son échine, et son corps se crispa. Le doute le prenait à la gorge. Il n'avait jamais pensé qu'il lui serait si difficile de s'en aller.

Susan, si tu savais...

Susan avait effacé la colère, la noirceur des nuits d'orage.

Il l'aimait. Malgré la terreur qu'il éprouvait parfois à l'idée qu'il lui faudrait bientôt le rencontrer – *s'en occuper ; ne pas le décevoir ; surtout, ne jamais jamais commettre d'erreur* –, il ressentait aussi un amour d'une intensité inexplicable pour l'être qui se développait en elle.

Il avait trouvé la paix.

Elles avaient disparu.

Il secoua la tête.

Non. Pas encore.

Même s'il était devenu trop facile de l'oublier, *elles* étaient toujours là, au fond de lui. *Elles* ne le quitteraient que lorsqu'il aurait accompli sa mission. La dernière de toutes.

Il s'arracha à la langueur subite qui s'était emparée de ses membres et sortit, fermant doucement la porte de la chambre derrière lui. Il s'éloigna de Susan. Chaque latte disjointe, chaque grincement du bois sous les semelles de ses bottes se grava dans sa mémoire.

Il avait honte, tellement honte qu'il sentait la bile brûler le fond de sa gorge.

Il abandonnait sa propre femme. Il était une nouvelle fois *leur* jouet. Pour la dernière fois.

Il monta dans la voiture, jeta son sac sur la banquette arrière, et descendit Ashley Road. Il s'arrêta à la station-service pour faire le plein d'essence. Le pompiste ne répondit pas à son salut. Il lui jeta à peine un coup d'œil en attrapant son billet de vingt dollars.

Il faisait habituellement la conversation à ses clients.

Mais pas avec lui. L'homme reconnaissait dans son regard la lueur condescendante qui le transperçait si souvent quand il s'adressait à un commerçant.

Il n'y avait pas beaucoup de gens *comme lui* dans le coin. Et, quand ces satanés sudistes le regardaient, ils ne voyaient que le noir de sa peau. On était en 1979 et ils s'attendaient toujours à le voir baisser la tête en froissant sa chemise entre ses mains comme un timide esclave tout droit sorti de la case de l'oncle Tom.

Ils voyaient un *nègre*, comme ils l'appelaient dans son dos sans prendre la peine de baisser le ton. Pas une personne. Juste une couleur, ou peut-être le symbole d'un chapitre désagréable de l'histoire américaine. Oh, ils n'étaient pas tous désobligeants, mais il soupçonnait la moitié d'entre eux de le prendre pour un demeuré. Ils lui parlaient comme à un très jeune enfant, articulaient chaque mot et simplifiaient leurs phrases.

L'homme ne pensait pas leur avoir donné la moindre raison de douter de son intellect. Ce n'était que le regard peiné de Susan qui l'empêchait d'aller leur remettre les idées en place. Après tout, tant qu'ils le mépriseraient, ils ne se montreraient sans doute pas hostiles.

C'était la peur qui faisait tout dérailler.

– Ta monnaie, dit le pompiste d'une voix trop forte pour être naturelle.

L'homme sourit et fit semblant de ne pas avoir remarqué la façon dont le pompiste s'adressait à lui.

Après tout, il avait l'habitude.

Il n'avait jamais aimé le Sud. Il ne s'y serait pas installé si Susan n'avait pas insisté. Finalement, il avait dû se ranger à ses arguments : il faudrait bien quelqu'un pour garder le bébé quand ils travailleraient tous les deux, et la famille de Susan vivait là. C'était pratique. Mais il fallait de nouveau se soumettre au regard des autres. Supporter la méfiance et le dédain qu'ils avaient presque réussi à oublier lorsqu'ils habitaient à New York.

Bien sûr, l'égalité des droits s'étendait jusqu'au sud des États-Unis. Il était sûr que Rosa Parks et Martin Luther King souriaient sur une double page des livres d'histoire de toutes les écoles de l'Alabama. Mais à quoi cela rimait-il quand tous les types du coin continuaient de le mépriser ouvertement et que leurs femmes changeaient de trottoir à son approche ?

Quand il était revenu de leur satanée guerre, l'homme était constamment en colère. Fou de rage. Il n'était pas assez bon pour qu'on le traite comme un égal, mais il était encore assez humain pour leur servir de chair à canon.

Une phrase lui revint en mémoire. Qu'est-ce que c'était déjà ? Quelque chose sur les Blancs qui, ayant volé leurs terres aux Rouges, envoyaient les Noirs tuer des Jaunes. Oui, c'était bien comme ça que ça s'était passé. Le Vietnam, dont les images revenaient parfois le hanter.

Il aurait voulu qu'elles s'abattent sur tous ces WASP*

* White Anglo-Saxon Protestant : appellation couramment utilisée aux États-Unis pour se référer à la classe économiquement dominante du pays, majoritairement blanche, de religion protestante et d'ascendance anglo-saxonne.

bien-pensants. Qu'ils se noient donc à leur tour dans l'ombre malfaisante qui avait hanté une si grande partie de sa vie.

Le pompiste jeta un coup d'œil derrière l'homme, comme pour l'inciter à partir.

L'homme leva son visage vers le ciel rougissant et ferma brièvement les yeux alors que la clarté timide de l'aube se reflétait dans les cheveux gris qui parsemaient son crâne. Ressasser sa rancœur ne servirait à rien. La guerre était loin, maintenant.

– Une chance que vous soyez ouvert de si bon matin, dit-il, s'efforçant d'être aimable.

Après tout, ils étaient voisins.

Le pompiste parut surpris qu'il essaye de faire la conversation. L'homme se demanda vaguement si son enfant subirait la même chose que lui ou si l'arrivée des années quatre-vingts marquerait un nouveau tournant.

Parfois, il se prenait à prier qu'il soit aussi blanc que Susan. Que personne ne devine jamais le sang qui coulait dans ses veines. Que personne ne la regarde jamais comme s'il valait moins qu'un autre. Mais une part de lui, égoïste et vindicative, se prenait à espérer qu'il serait aussi noir que lui.

Parce qu'il n'y avait vraiment pas de quoi avoir honte.

– Tu pars tôt, remarqua soudain le pompiste, comme s'il ne parvenait plus à contenir sa curiosité.

– Oui, j'ai quelque chose à faire.

– Et tu pars pour longtemps, avec la dame qu'est... ?

Le pompiste agita la main devant son estomac et l'homme se tendit, *les* sentant remuer tout au fond de son être.

Il savait bien ce que le pompiste pensait. Il croyait que le *nègre* se faisait la malle, abandonnant sa pauvre femme blanche alors qu'elle allait donner naissance à un enfant mulâtre.

Il imaginait peut-être déjà comment il la consolerait. L'homme avait vu la façon dont les autres hommes regardaient parfois Susan quand ils se promenaient en ville.

Elle était belle.

Et elle lui appartenait. À lui. Le *nègre*.

– Je ne sais pas encore, dit l'homme sèchement. J'imagine que ça dépendra du temps que je mettrai à trouver ce que je cherche.

Fronçant les sourcils, le pompiste pencha la tête.

– C'est quoi que tu cherches ?

L'homme sourit de nouveau. Une expression rêveuse passa sur son visage plus marqué qu'il n'aurait dû l'être par les années.

– La rédemption.

L'homme se remit en route sans savoir réellement où il allait. Sentir suffisait. *Elles* se tenaient tranquilles et les cris toujours plus pressants qui lui déchiraient le crâne s'étaient enfin tus. Ça pouvait prendre du temps. Mais peu importait combien de semaines ou de mois : il finirait par trouver son successeur. Alors, il pourrait vivre à son tour.

Vivre avec Susan et le bébé, loin de l'ombre.

Chapitre 1

– Mais marque, bon sang, marque ! Qu'est-ce que t'attends, enfoiré ?

Tom McLaughan se leva d'un bond et brandit la télécommande, sans un regard pour la canette de bière à moitié pleine qu'il avait envoyée rouler sur le tapis.

– Vas-y, allez vas-y. Tu vas y arriver, je sais que tu vas le faire. Ouais, ouais, ouaaaaiiiis ! T'es le meilleur ! hurla-t-il avec enthousiasme.

Jeffrey se recroquevilla davantage contre l'accoudoir du canapé. Dilatant les narines pour ne pas faire de bruit, il respira profondément l'odeur du skaï. S'il restait silencieux, son père oublierait sûrement qu'il était là. Sa mère ne l'avait pas remarqué, elle était trop absorbée par son repassage. Elle s'attelait à cette tâche avec beaucoup plus de concentration depuis la fois où elle s'était brûlée avec le fer. Cependant, elle finirait fatalement par s'apercevoir que Jeffrey n'était pas encore couché.

Une petite mare d'un jaune brunâtre s'était formée par terre.

Jeffrey pensa qu'il faudrait faire attention à ne pas marcher dedans plus tard. Elle se trouvait entre le canapé et la télévision, alors sa mère ne pourrait pas la nettoyer avant la fin du match.

Il fixa de nouveau ses yeux sur l'écran. Un homme dont il n'avait pas réussi à saisir le nom marqua un essai. Jeffrey ne comprenait rien à ce jeu, qu'il commençait à trouver très ennuyeux. Les joueurs se ressemblaient tous derrière leurs casques, et les mêlées rendaient la situation incompréhensible. Sans parler du comptage des points et de ces histoires de transformation. Si son père n'avait pas hurlé de joie à chaque fois que les Pittsburgh Steelers marquaient, il n'aurait certainement pas su dire qui était en train de gagner le Super Bowl.

Le regard brun de sa mère croisa le sien par-dessus la pile de linge plié.

Jeffrey se renfrogna. Il savait ce qui allait suivre.

– Jeffy, il est l'heure d'aller au lit.

– Mais m'man...

Elle balaya ses objections d'un revers de main.

– Il n'y a pas de mais qui tienne. Il est tard et tu as école demain.

– Oh, laisse-le. Pour une fois que ce même s'intéresse à un truc de mec. Toi, tu lui fais regarder que tes conneries à l'eau de rose pour tapettes. Mais c'est mon fils, et mon fils sera pas une tapette. Tu comprends ça, hein, Ellen?

Ellen ne répondit pas et ravalait sa colère. Sa main se crispa sur le fer et il lui fallut plusieurs secondes pour

s'apercevoir qu'il y avait à présent une marque brune sur la taie d'oreiller brodée par grand-mère Loreen.

Jeffrey aurait bien voulu demander ce que « tapette » voulait dire, cependant il savait que, s'il voulait rester, il avait intérêt à se faire oublier avant que son père ne change d'avis. Il reporta son attention sur l'écran. Le football était ennuyeux, mais c'était déjà mieux que d'être tout seul dans sa chambre.

Il pensa que, s'il parvenait à ne pas cligner des paupières une seule fois, les joueurs courraient indéfiniment derrière ce stupide ballon. Son père cria soudain contre l'arbitre en chef, le faisant sursauter.

Puis le dernier quart-temps s'acheva.

Jeffrey se tortilla nerveusement sur son siège. Il aurait dû rester concentré. S'il n'avait pas lâché l'écran des yeux, peut-être que le match aurait continué.

Ellen reposa le fer.

– Maintenant, au lit, annonça-t-elle.

– Est-ce que Skipper peut dormir avec moi ?

Il regretta instantanément d'avoir posé la question, sachant par avance ce que son père allait répondre.

– Ce clébard n'entrera pas dans cette foutue baraque, combien de fois qu'il faut que je te le répète ? C'était bien une idée de ta mère d'acheter un clebs... J'te jure qu'un de ces quatre j'l'étranglerai moi-même, ton bâtard. Ouais, moi, de mes propres mains. T'as pigé, petite tête ?

– C'est pas un bâtard, c'est un golden retriever, s'entendit répliquer Jeffrey.

Il mordit sa lèvre inférieure. Fort. Il aurait donné jusqu'à sa collection de billes pour revenir trente secondes en arrière.

Le cou de Tom se gonfla, comme si toute la colère contenue dans son estomac y était montée brutalement, et son visage grimpa de quelques teintes vers le vermillon.

– Qu'est-ce que t'as dit ?

– On va au lit, intervint Ellen.

Elle prit Jeffrey par le bras et le poussa hors du salon, se retenant à grand-peine de rappeler à Tom que c'était lui qui avait acheté Skipper pour les sept ans de Jeffrey. Elle lui adressa un regard de reproche auquel il opposa un rictus qui ne ressemblait même plus vraiment à un sourire. Elle secoua la tête et fit de son mieux pour avaler la boule qui s'était formée dans sa gorge.

Elle l'avait tellement aimé.

Dehors un aboiement retentit, comme si Skipper avait perçu qu'on parlait de lui.

– Un jour, j'me débarrasserai de cette saloperie de bestiole, répéta Tom.

Ses paroles ressemblaient étrangement à une promesse. Ellen frissonna. Elle ferma la porte de la chambre de Jeffrey derrière elle et s'assit sur le bord du lit après avoir tiré les rideaux de la fenêtre. Il attrapa sa manche.

– M'man, j'ai peur.

– Je sais, Jeffy. Tu dois être courageux – tu es un grand garçon maintenant. Et tu n'es pas tout seul : papa et moi sommes juste à côté. Skipper te protège aussi, même s'il

n'est pas dans ta chambre. Il surveille la maison, tu comprends ?

Jeffrey comprenait surtout que Skipper et ses parents étaient beaucoup trop loin pour le défendre de ce qui se cachait dans la nuit. Pour lui, que Skipper soit dehors ou à des kilomètres, c'était pareil. Il déglutit et acquiesça malgré tout.

– Est-ce que papa va vraiment étrangler Skipper ? demanda-t-il d'une petite voix.

– Non, mon chéri, bien sûr que non. Papa ne pensait pas ce qu'il disait. Il est fatigué en ce moment. Il travaille très dur, tu sais. Mais tu vas voir, ça va s'arranger. Papa ne ferait jamais de mal à personne.

Jeffrey se renfrogna. Son père était fatigué depuis vraiment très longtemps. Tellement longtemps qu'il avait du mal à se convaincre qu'il serait de nouveau reposé un jour. Sa mère ébouriffa doucement ses cheveux.

– Il ne faut pas que tu aies peur, ce ne sont que des mauvais rêves, Jeffy. Il ne peut rien t'arriver ici. Sois un petit garçon courageux, d'accord ?

– Oui m'man.

Ellen se pencha pour l'embrasser. Elle sentait bon le savon et le shampooing à la vanille, même si un vague relent d'oignon frit et de café imprégnait encore ses vêtements. Jeffrey enfouit son visage dans ses longs cheveux aux reflets roux et agrippa ses épaules des deux mains dans l'espoir qu'elle se coucherait avec lui. Elle le faisait parfois quand il était petit. Mais elle déposa un baiser sur

son front et ébouriffa ses boucles brunes avant de se lever. Elle éteignit la lumière et sortit de la chambre en lui souhaitant une bonne nuit.

Jeffrey attendit quelques instants après avoir entendu la porte se refermer, les yeux fermés. Puis il extirpa une lampe de poche de dessous son oreiller et balaya la pièce avec le faisceau lumineux. À la lueur blafarde de l'ampoule, sa table en plastique vert avait une allure de meuble extraterrestre, et le tas de vêtements propres que sa mère avait posé sur le coffre à jouets pour le lendemain ressemblait à un horrible monstre rampant. Jeffrey déglutit. Il avait beau cohabiter avec la table alien et le monstre en survêtement de sport depuis qu'il allait à l'école, leur présence suscitait toujours en lui un sentiment de peur irraisonnée quand le plafonnier était éteint.

Il y eut un bruit sourd dans la pièce voisine et il éteignit précipitamment la lampe. Il resta immobile, le cœur battant.

- Chut, Tommy, tu vas réveiller Jeffrey.
- Je t'ai déjà dit de pas m'appeler comme ça, aboya Tom. Et arrête un peu de pleurnicher. C'est de ta faute si ce gosse se conduit comme une fillette.
- Tom, il n'a que neuf ans. Tous les enfants font des cauchemars à cet âge-là.
- Ah ouais ? Ben je m'suis jamais pissé dessus en gueulant parce que j'avais fait un putain de sale rêve. Parce que c'est bien ce que fait ton fils, non ?

Ellen se retint de lui répliquer que ça lui arrivait plus

souvent qu'il ne le croyait, même si lui avait plutôt tendance à se vomir dessus. Surtout ces derniers temps. Bien sûr, il était trop ivre pour s'en souvenir. *Quand je pense qu'il ne buvait rien de plus alcoolisé que du jus de raisin quand je l'ai épousé.*

– Où est-ce que tu vas ? demanda-t-elle en le voyant sortir de leur chambre.

– Je vais me chercher une bière, ça te dérange ?
S'il se met à picoler au lit, je vais devenir folle.

Elle garda le silence et alla se coucher. Elle ne voulait pas le mettre en colère.

Tôt ou tard il finirait par la frapper. Elle refusait d'y songer pour l'instant. Pas encore. Pourtant, elle en était aussi certaine qu'elle avait été certaine qu'elle finirait par l'épouser le jour où elle l'avait rencontré.

Tom partit vers la cuisine, et ses pas inégaux firent trembler jusqu'aux montants du lit de Jeffrey. Il avait un genou qui fonctionnait mal. La mère de Jeffrey disait qu'il avait été abîmé à la guerre. Jeffrey ne comprenait pas exactement ce que son père y avait fait. Quand il avait posé la question, autrefois, celui-ci avait tapoté son genou droit et avait dit que c'était un billet de retour simple que lui avait offert un *Jaune*. Jeffrey ignorait ce qu'était un *Jaune*, mais il supposait qu'il s'agissait d'une des créatures malfaisantes que son père était allé combattre très loin de l'Arkansas.

Du temps où il ne criait pas et ne se relevait pas pendant la nuit pour aller « chercher une bière ».

À cette pensée, les larmes montèrent aux yeux de Jeffrey. Il les essuya d'un revers de manche et renifla. Il n'était plus un bébé. Il avait neuf ans, il était un grand garçon.

Les grands garçons ne pleuraient pas.

Il ralluma la lampe torche et écarta la couverture. Il hésita avant de poser le pied par terre. Le placard paraissait plus éloigné que jamais et il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce qui se trouvait sous son lit. *Des moutons de poussière*, avait répondu sa mère en riant quand il lui avait demandé de vérifier. La seule découverte fracassante qu'elle y avait faite était un tee-shirt disparu, roulé en boule et beaucoup plus gris que d'ordinaire.

Mais Jeffrey savait qu'elles étaient là.

Elles étaient partout.

Il respira à fond et essaya de ne pas y penser.

Allez, sois courageux, Jeffrey. Tu n'es pas une mauviette. Tu dois seulement aller jusqu'au placard.

Mauviette, c'était comme ça que Mme Peterson appelait les élèves qui n'arrivaient pas à finir leurs tours de stade ou à grimper jusqu'en haut de la corde à nœuds. Jeffrey avait été classé dans cette catégorie dès son premier cours de sport.

Mais cette nuit, il serait courageux.

Il traversa la chambre et prit garde d'éviter les lattes qui grinçaient. Il ouvrit le placard sans oser respirer et braqua la lampe allumée devant lui telle une arme. Il n'y avait là que ses vêtements, repassés et pliés, alignés en piles

uniformes et droites comme des vétérans lors du Memorial Day. Il écarta la pile de chemises du fond, résistant avec peine à la tentation de se retourner pour voir ce qu'il y avait derrière lui, et trouva Martin l'ours en peluche. Il repoussa la porte du placard et fit lentement tourner la clef dans la serrure. Il n'avait tout à coup plus envie de savoir si quelque chose l'attendait de l'autre côté de la pièce.

Si je ne les vois pas, elles ne m'attraperont pas.

Il compta jusqu'à deux et demi, parce que trois était vraiment trop prévisible, et se précipita dans son lit. Les yeux à moitié fermés, il trébucha sur son sac. Sa jambe frôla la table verte et il manqua perdre l'équilibre. Il atteignit finalement son lit, hors d'haleine. Tandis qu'il reprenait son souffle, il éclaira Martin. La peluche avait un sourire narquois. *Tu peux rire, idiot d'ours. Si tu les voyais, tu ne te moquerais pas de moi.*

Mais personne d'autre ne les voyait.

Sa mère lui avait offert Martin pour ses quatre ans. Elle l'avait acheté dans une fête foraine qui sentait bon la friture et le caramel. Lorsqu'il avait eu huit ans, son père avait décrété qu'il était trop âgé pour jouer avec un truc de fille. Jeffrey avait récupéré Martin au fond de la grande poubelle – il avait même glissé sur des épiluchures quand il avait fouillé dans la benne et il s'était tordu le pied. Mais il n'avait rien dit à personne. Il avait essuyé l'ours avec sa serviette de piscine et il l'avait installé dans l'armoire, derrière la pile de chemises pour que son père ne le trouve pas. Jeffrey soupçonnait sa mère de savoir que Martin était

là, parce qu'elle savait toujours tout, mais elle n'en avait jamais soufflé mot.

Il éteignit la lampe, prit la peluche dans ses bras et ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, son père retourna dans la chambre voisine. Son pas incertain résonna de nouveau à peine une demi-heure plus tard en direction de la salle de bains. Jeffrey l'entendit se cogner contre le chambranle de la porte et vomir une flopée d'injures contre son fils, sa femme et le reste du monde. Il serra Martin un peu plus fort, sans parvenir à faire disparaître le pressentiment écrasant qui pesait chaque jour davantage sur sa poitrine.

Des choses, oui, d'horribles choses allaient arriver.

Bientôt.

*
* *

Jeffrey se réveilla en sursaut et mordit dans ses couvertures pour ne pas crier. Ses sanglots contenus faisaient tressauter sa cage thoracique en mouvements saccadés. Il mit son oreiller sur son visage pour étouffer le hoquet incontrôlable qui l'agitait. Ses draps étaient trempés et une forte odeur d'urine empuantissait la pièce. C'étaient encore ces stupides cauchemars.

Je vous déteste, je vous déteste!

Non, c'étaient eux qui le détestaient. Jeffrey ne se souvenait de rien. Juste de cette haine et de cette colère qui se déchaînaient contre lui. Il aurait voulu rester la tête cachée sous l'oreiller mais il commençait à suffoquer. Il jeta

un coup d'œil vers le réveil-perroquet que tante Sally lui avait envoyé pour Noël. Les chiffres verts indiquaient cinq heures.

Un vacarme soudain le fit sursauter. Il tourna la tête vers la fenêtre obscurcie par les épais rideaux bleus. Un fracas métallique résonna de nouveau à l'extérieur de la maison. Puis un hurlement, un cri de terreur et de douleur. Jeffrey n'avait jamais rien entendu d'aussi affreux.

Il écarta l'oreiller et laissa échapper un gémissement : *elles* étaient là. Les ombres informes qui tournaient autour de son lit, prises dans une farandole folle. Même dans la nuit noire, il les distinguait parfaitement, floues et grisâtres.

Allez-vous-en, laissez-moi tranquille. Qu'est-ce que je vous ai fait ? Pourquoi vous êtes là ?

Au début, elles ne venaient qu'une fois de temps en temps, se rappelant à lui au moment où leur souvenir commençait à perdre de sa réalité. À présent, elles étaient là toutes les nuits et personne ne pouvait les chasser.

Parce que même sa mère ne les voyait pas.

« Oh Jeffrey, qu'est-ce que c'est encore que ces histoires à dormir debout ? Tu crois que je n'ai pas assez de problèmes comme ça ? » avait-elle dit quand il lui en avait parlé.

Il avait pleuré et lui avait juré que c'était la vérité.

« Vraiment ? Et où sont-elles, ces ombres ? » avait-elle répliqué. Ne jure pas, sale petit menteur égoïste ! »

Lui, il les voyait. Elles tournaient autour de sa mère. Il avait hurlé quand elle avait voulu sortir de la chambre,

et elle avait levé la main sur lui pour la première fois de sa vie.

Il ne l'avait plus jamais appelée pendant la nuit.

Qu'est-ce que je vous ai fait ? Dites-moi ce que j'ai fait !

Les ombres ne le touchaient pas, mais il sentait leur colère, leur haine, tandis qu'elles murmuraient à son oreille :

Dors, petit garçon, tu ne perds rien pour attendre.

Laissant échapper un sanglot terrifié, Jeffrey se recroquevilla jusqu'à être complètement collé au mur. Il serra Martin contre lui et remonta ses couvertures glacées et trempées le plus haut possible.

Leur heure viendrait.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Dix battements de cœur

Les Ombres de Kerohan

Sous l'eau qui dort

© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mai 2014

ISBN 978-2-211-15161-0